

# Chronique littéraire et artistique de la Suisse romande

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **22 (1893)**

Heft 1

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1039632>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

annuellement une somme de 2,500 fr. Les locaux et le logement des maîtres étaient à la charge du district. Un règlement du 30 octobre 1845 (*Recueil des lois*, vol. XX) déterminait toute l'organisation de cet établissement. Il contient entre autres des prescriptions sur les rapports des élèves avec leurs maîtres de pension; sur la conduite des élèves; sur le choix, le traitement, les devoirs et les droits des maîtres; sur les congés, les examens et les visites d'école.

L'ouverture de cette école eut lieu le 9 novembre 1845 en présence du clergé et des autorités. Le château de Tavel servit de local. Comme professeurs on y appela deux Frères de Marie, MM. Louis Volmar et Michel Gœpp, pédagogue distingué. Ils avaient, comme directeur, un prêtre séculier, M. l'abbé Baletta, des Grisons.

La Commission de surveillance se composait de trois membres choisis par le Conseil d'éducation. L'établissement qui comptait plus de 40 élèves et qui aurait pu rendre au district allemand les plus grands services, fut malheureusement renversé par les événements de 1847, sans être remplacé par aucune autre institution analogue.

Quant au projet de revision si souvent réclamé concernant l'Ecole moyenne établie à Fribourg, il fut adopté le 16 juin 1845 par le Grand Conseil, après une séance orageuse qui dura 10 heures. Il y eu 45 voix pour la nouvelle loi et 19 contre.

Le nom d'Ecole moyenne centrale fut changé en celui d'Ecole industrielle française. On fit droit aux vœux exprimés en 1835 par la minorité. « Les livres qui doivent servir à cette école, imprimés ou autographiés, doivent être préalablement soumis à l'approbation de Mgr l'Evêque. La haute surveillance qu'il doit exercer s'étend à toutes les branches d'enseignement comme aussi aux rapports des maîtres avec leurs élèves pour autant que la morale et la religion y étaient engagés. »

Les maîtres doivent être catholiques et « pourvus du *placet* épiscopal pendant toute la durée de leurs fonctions. » Il y avait encore d'autres prescriptions : les élèves catholiques seuls y étaient admis. Le Conseil d'éducation avait le droit de faire des exceptions en faveur des protestants établis à Fribourg. Les maîtres étaient soumis tous les six ans à une réélection. Toutes les branches y étaient obligatoires à l'exception du chant et du dessin. Pour les frais occasionnés par cette école, l'Etat allouait annuellement 5,000 fr.

(A suivre.)

---

## Chronique littéraire et artistique de la Suisse romande

---

Nous n'avons que rarement l'occasion d'entretenir nos lecteurs des œuvres littéraires écloses dans notre Suisse romande.

La publication toute récente d'un charmant recueil de littérature, dû à M. Payot, nous y amène heureusement. Ce recueil qui paraît chaque année à l'époque des étrennes, porte le titre pittoresque de *Au Foyer romand. Etrennes littéraires pour 1893*. Il contient plus de 20 morceaux tous inédits : prose, poésie et musique, fournis par nos meilleurs écrivains contemporains. Hélas ! nous n'y trouvons aucun nom fribourgeois.

Le livre que nous annonçons s'ouvre par une chronique des principales œuvres littéraires et artistiques parues dans le cours de l'année 1892. Elle est due à la plume vive, alerte mais pourtant sérieuse d'un de nos meilleurs critiques, M. Philippe Godet de Neuchâtel. Nous ne saurions mieux faire que de la reproduire en partie à l'intention des instituteurs, qui pourront s'assurer que ce cher coin de terre, qui s'appelle la Suisse française, n'est point aussi stérile en œuvres littéraires et artistiques que d'aucuns le pensent.

R. H.

Dans un petit livre plein de verve, une femme du monde, une Neuchâteloise, a fait part aux *Mères* de ses réflexions, de ses expériences sur l'éducation, en insistant sur le caractère généreux, large et humain qu'elle doit revêtir pour former vraiment des hommes. Une autre Neuchâteloise, T. Combe, qui excelle à nous charmer par ses fines et spirituelles peintures de la vie montagnarde (voir *l'Étincelle*, qui vient justement de paraître), T. Combe a voulu aussi appliquer son talent à de plus graves objets ; sans rien perdre de son humour, elle mène depuis un an une active croisade contre les défauts des petits et des grands, des ouvriers et des gens du monde. Ses brochures, publiées sous les auspices de *l'Union des femmes pour le bien*, aussi gaies dans la forme que sérieuses par l'inspiration, sont d'une portée toute pratique, en même temps que d'une lecture franchement amusante.

Quelques-uns de nos conteurs subissent, sans même s'en rendre toujours compte, l'influence de cette atmosphère de sympathie humaine et de ces généreuses préoccupations qui sont l'honneur de notre époque. C'est là ce qui fait le charme d'une nouvelle villageoise publiée par M. Prosper Meunier sous le nom de *Frérot* et qui a été justement remarquée. Une jeune fille quitte son village pour courir de dangereux hasards ; son ami d'enfance, son *frérot*, veille sur elle ; longtemps méconnu, il sera son appui à l'heure amère du repentir. Simple et mélancolique histoire, contée en un style parfois entaché de modernité prétentieuse, mais où apparaissent des qualités réelles d'observateur.

Il y a beaucoup d'élévation et de grâce dans les aimables récits de Joseph Autier, *A travers l'année*, qui procèdent de la même inspiration sérieuse et bienfaisante. Une originalité savoureuse, par instants une réelle puissance, distinguent les scènes *D'après nature* que nous devons au pinceau de M<sup>lle</sup> Eugénie Pradez. Son réalisme poignant nous fait envisager la vie sous son aspect douloureux, mais dans les plus sombres pages luit un rayon de pitié qui reconforte le cœur.

Les *Echos et Silhouettes* du docteur Châtelain sont de courts récits que distingue une philosophie enjouée, doucement résignée, où l'observation et la connaissance des hommes s'aiguise de malice sans amertume.

Dans les nouvelles d'Auguste Bachelin (*la Maison d'Erasmus, l'Idiot*,

etc), réunies en volume après sa mort, la notion de l'obligation morale est mise en lumière avec une belle insistance. A-t-on assez remarqué *l'Idiot*, une des perles de notre littérature romande et l'un des récits les plus simplement émouvants, que nous connaissions ?

L'impératif catégorique, disons tout bonnement la conscience, est aussi ce qui nous apparaît, sous une forme tragique, dans la *Sacrifiée* de M. Edouard Rod. Il a conduit avec une souplesse extrême l'étude d'un cas de conscience assez rare, combiné à plaisir pour lui donner l'occasion de manifester la dextérité de son scalpel.

Quelle distance entre ce roman parisien et les bonnes histoires montagnardes de M. Oscar Huguenin ! Parmi tous les auteurs neuchâtelois, il a su se tailler un royaume bien à lui : *Madame l'ancienne*, *le Solitaire des Sagnes* (tout récent) sont des études de mœurs et de caractères où l'on ne peut assez louer, avec la belle humeur du peintre, la vérité du ton local. Ces livres ont la valeur de documents historiques ; ils conservent le portrait fidèle d'une population laborieuse, honnête, dont les antiques vertus, peintes avec un naïf respect, sans nulle intention prêchante, forment un tableau plein du charme le plus bienfaisant.

A son tour, M. Ribaux a trouvé sur les bords du lac de Neuchâtel des paysans vertueux, dont nous nous garderons de contester la réalité. Sous ce titre : *Braves Gens*, il nous a donné de sains et agréables récits, que rehaussent des descriptions de nature d'une poétique fraîcheur.

Le roman de mœurs rustiques est devenu une branche très touffue, — je n'ai pas dit gourmande, — de notre littérature locale. Urbain Olivier a été le chef de file de nombreux conteurs ; ses lauriers facilement cueillis ont souvent empêché nos jeunes écrivains de dormir, sinon parfois d'endormir leurs lecteurs. Il n'était que juste d'élever un petit monument au romancier de Givrins : la maison Bridel vient de s'acquitter royalement de ce devoir en publiant une édition superbe de *l'Orphelin*, illustrée avec un art accompli par Eugène Burnand.

Nous avons goûté dans le livre d'un débutant, *la Vallombreuse*, par M. Samuel Cornut, une sincérité plus rare qu'on ne pense dans la recherche du vrai et une piquante originalité dans la donnée de certaines de ces nouvelles. Ceux qui ont lu *Un père*, *Béatrix*, *Ma cousine* n'ont sûrement pas oublié ces fines et parfois douloureuses analyses de sentiments.

D'autres conteurs nous ont promenés dans le monde charmant de la fantaisie. M. Warnery, — quand ses devoirs absorbants de professeur lui en laissent le loisir, — s'oublie délicieusement à errer sur les bords de *l'Etang aux fées* ou à écouter la *Viole d'amour*. M. A. Blondel s'aventure *Près du rêve*, c'est-à-dire sur les confins de l'irréel, et nous raconte en un style fluide des histoires presque troublantes d'hallucination et de double vue.

Puis voici le cortège des récits et légendes alpestres : M. et M<sup>me</sup> Georges Renard ont fait *Autour des Alpes*, c'est-à-dire à Salvan, un bouquet de fleurs parfumées, assorties avec un goût délicat. Celle qui signe Mario continue d'explorer et de célébrer le Valais, et y a recueilli à notre intention des traits de mœurs, des superstitions, des tableaux, des souvenirs, toute une mythologie populaire, qu'elle nous offre sous ce titre expressif : *le Génie des Alpes valaisannes*.

Fribourg a aussi élevé la voix dans ce concert : M. Genoud a recueilli précieusement les *Légendes Fribourgeoises*, dans lesquelles

la poésie rustique est relevée de malice, et un artiste, M. Reichlen, a entrepris la publication d'un ouvrage illustré sur la Gruyère, qui promet de devenir un fort beau monument national <sup>1</sup>.

Et Genève ? — Genève se passe de légendes ; Genève a son histoire. Un auteur merveilleusement renseigné, M. DuBois-Melly, exploite ce trésor avec un sens archéologique égal à son talent descriptif. On n'a pas oublié *Eve de la Peste*, roman historique de grande allure. Dans son nouveau livre, *l'Amour et la Peste*, il raconte la navrante histoire de la Maurise, suspectée de sorcellerie, puis les amours de sa fille Phœbé avec le jeune médecin Damoyzel pendant l'épidémie de peste de 1636. Nous avons rarement rencontré une restitution à la fois plus savante et plus vivante du passé. Les concitoyens de l'auteur doivent se passionner à cette lecture, à en juger par l'impression profonde qu'elle a produite sur notre humble imagination neuchâteloise.

Dans *Henri Vernol*, M. Ad. Chenevière a peint avec élégance une Genève plus voisine de nous, plus moderne ; on a loué avec raison, dans ce roman d'un mariage mixte, le portrait d'un pasteur vénérable dont la figure est demeurée présente à la mémoire de ses compatriotes.

Mais les écrivains genevois vont volontiers chercher au loin les sujets de leurs récits ; M<sup>lle</sup> Berthe Vadier nous a introduits dans la haute société viennoise avec la *Comtesse de Löwenstein*, un roman franchement romanesque écrit avec une verve souvent brillante. M. Emile Julliard continue à revenir de Constantinople, ou mieux, il y retourne chercher des *Nouvelles orientales*, tragiques comme celle de *Nayoum*, — un vrai drame de harem, — ou désopilantes comme les *Mésaventures de M. Bassévil*, une comédie éternellement humaine.

Voilà des ouvrages d'imagination bien variés. Pour que rien ne nous manquât, M. William Ritter nous a donné *Aegyptiacque*, échantillon de roman wagnérien, satanique et péladanesque, où un mysticisme équivoque s'allie à des peintures d'une crudité violente, où beaucoup de talent est gâté par davantage de prétention. Œuvre de début et d'extrême jeunesse, qui a fait quelque scandale parmi les Neuchâtelois ingénus, mais qui, nous le présumons, est déjà jugée par l'auteur plus sévèrement que par le public.

On ne vous a pas oubliés, petits enfants jeunes écoliers : T. Combe a pensé à vous en écrivant le *Portrait de May* ; M<sup>lle</sup> Berthe Vadier a écrit pour vous son amusant *Théâtre à la maison et à la pension* ; une débutante, M<sup>lle</sup> Marie Dutoit, vient de vous offrir *Noële*, histoire vraiment touchante, si j'en crois mes pauvres yeux encore humides...

Nos poètes ne sont pas légion, comme nos conteurs, mais quelques-uns remplacent pour nous la quantité absente. Un franc succès a salué le recueil de vers, *Jours envolés*, publié à Lausanne par M<sup>me</sup> Melley. Nulle recherche de l'art pour l'art, nulle préoccupation des savantes bizarreries modernes, dans cette poésie qui est un simple cri de l'âme. Elle s'épand sans effort, au gré des tristesses, des angoisses, des compassions ou des espérances qui émeuvent un cœur de femme. Depuis Alice de Chambrier, aucune muse n'avait parlé chez nous un si noble langage.

Bien différente est la poésie de M. Louis Duchosal : non moins sincère assurément, mais plus savante, plus préoccupée de la forme

<sup>1</sup> Le fascicule de la *Gruyère illustrée* paru cette année renferme les poésies patoises de M. Bornet avec une notice biographique.

et de l'effet artistique. Après le *Livre de Thulé*, Duchosal nous a donné la *Forêt enchantée*, pleine des mêmes harmonies berceuses et de la même discrète mélancolie.

Le *Cœur* (mis à la mode par De Amicis) chante d'une voix sonore dans le dernier recueil de M. Charles Fuster, où l'on surprend mieux que dans les premiers, l'accent d'une émotion sincère et les signes d'une maturité plus complète.

A son tour, M. V. Rossel nous dit en vers robustes les poétiques légendes et les souvenirs glorieux de la patrie, tandis qu'un débutant au talent délicat et sincère, M. Ch. Bonifas, chante les joies de la famille et le bonheur d'un amour partagé. Saluons enfin un autre débutant, M. P.-P. Plan, qui, pédagogue par nécessité, poète par inclination, fait halte *A côté du chemin* pour gazouiller de fort jolies choses. Il rime avec aisance et grâce des vers d'une langue parfois un peu précieuse, relevée d'une pointe d'ironie enjouée. C'est jeune, très jeune, encore inconsistant, mais le *don* s'y trouve ; nous aurons un habile et piquant poète de plus.

Nous ne pouvons ici qu'effleurer toute une série de travaux dont s'est enrichie notre littérature historique. Une reconnaissance particulière est due à M. Edmond Pictet, qui a fait revivre, dans un ouvrage du plus haut intérêt, la grande figure de Pictet de Rochemont. Ce citoyen, que sa carrière diplomatique a conduit à se mesurer avec les Talleyrand et les Metternich, s'est trouvé à la hauteur de toutes les missions confiées à son patriotisme. Le livre qui retrace son utile carrière, ses persévérants efforts au congrès de Vienne, à Paris, à Turin, pour assurer à la Suisse « de bonnes frontières, » nous a montré en ce Genevois de vieille roche le type accompli du citoyen suisse. Le sentiment helvétique a inspiré tous ses actes : « Je suis devenu Suisse à brûler, » pouvait dire cet infatigable champion de notre neutralité : il n'eut pas de repos qu'elle ne fût reconnue par les puissances, consacrée par les traités, garantie par les frontières. Nous jouissons présentement, — et Dieu veuille que nous puissions jouir longtemps encore, — du fruit de son travail.

M. Berthold van Muyden a ajouté à son grand ouvrage : *la Suisse sous le pacte de 1815*, un second volume, embrasse les années 1830 à 1838. Abondance de documents, scrupuleuse exactitude, impartialité surtout, telles sont les qualités, moins apparentes que solides, qui ont assuré à son œuvre l'estime des lecteurs d'opinions politiques et religieuses les plus diverses.

Plusieurs travaux biographiques ont enrichi depuis une année notre galerie nationale. Les origines de la famille de Vinet avaient fait le sujet du dernier travail de M. Henri Lecoultré, professeur à Lausanne. On a publié après sa mort ce petit livre, riche en documents inédits et curieux. Nous avons essayé nous-même de retracer la vie et d'étudier l'œuvre du réformateur vaudois, Pierre Viret. Juste Olivier a dit sévèrement du pays de Vaud : « Il n'a soutenu ni Viret ni Vinet. » Cette indifférence a pris fin, sans doute ; le contraire serait fâcheux pour les deux grands hommes, mais surtout pour leurs biographes.

Au moment où nous écrivons ces lignes, nous apprenons que M. Ch. Vulliemin va livrer au public la biographie de l'historien Louis Vulliemin, écrite d'après sa correspondance et ses souvenirs.

A Genève, M. A. Guillot, pasteur, a entrepris de former, avec l'aide de quelques écrivains, une collection de biographies nationales. Il faut souhaiter bon succès à cette *Bibliothèque helvétique*, œuvre de

saine vulgarisation, qui peut rendre des services réels à la cause de l'instruction et de l'éducation populaires. Que d'hommes éminents dont la vie, digne de servir d'exemple aux générations nouvelles, est à peine connue de celles-ci.

Chaque année la mort ajoute quelques noms à cette liste des disparus que nous ne devons pas oublier. Depuis la publication du dernier *Foyer romand*, nous avons vu partir le vénérable Adam Vulliet, qui avait voué ses forces à cette cause de l'éducation populaire dont nous parlions plus haut, et fondé cet excellent petit journal, *la Famille*, connu, aimé dans un grand nombre de nos maisons; puis Louis Grangier, professeur à Fribourg, homme d'esprit et homme de cœur, qui avait créé et rédigé longtemps un de nos almanachs les plus estimés et les plus originaux, *les Etrences fribourgeoises*. Heureusement, ce recueil savoureux a pu survivre à son fondateur.

L'art a fait cette année trois pertes sensibles : Emile David, le peintre, plein de distinction classique, des sites de l'Italie et de la Grèce; Léon Berthoud, le coloriste ému et puissant, qui a célébré avec magnificence les splendeurs du golfe de Naples et la mélancolie de la campagne de Rome; Gustave Castan, l'un des plus aimables et des plus élégants paysagistes de l'école genevoise, interprète habile, souple et fécond de nos sites familiers.

Des expositions posthumes ont ravivé le souvenir d'Emile David et de Léon Berthoud. Ces deux hommes étaient deux amis; la mort ne les a pas longtemps séparés. Ceux qui ont vu leur œuvre les uniront dans leurs regrets..

D'autres expositions nous ont montré qu'en dépit de ces pertes l'art demeure vivace parmi nous. A Neuchâtel, la Société des aquarellistes suisses a paru vouloir pratiquer le devise : *Non multa, sed multum*. Leur exposition, toute petite, était remarquable de variété et contenait quelques œuvres de haute valeur.

Elle avait été précédée par l'exposition fédérale à Berne, qui a été très discutée et qui, de fait, était fort inégale. Nous demeurons perplexes au sujet de « l'art suisse » et du profit qu'il peut retirer de la protection officielle. Il règne dans nos hautes sphères artistiques, comme parmi le commun des peintres, des tendances dissemblables et qui parfois s'excluent. Les Suisses romands font la grimace devant telle œuvre qui ravit d'aise le goût germanique; l'inverse ne se produit pas moins souvent. Je ne parle pas des Italiens, qui ont encore leur esthétique particulière. De nombreux malentendus, des préjugés peut-être, tout au moins une culture et des traditions différentes séparent les hommes qui, dans leurs milieux respectifs, passent pour les plus experts. Allez, dans ces conditions, charger un jury de trier, sans froisser personne, les œuvres présentées! Allez confier à une commission où se coudoient trois races le soin de répartir les faveurs du budget de façon à contenter tout le monde! Allez demander au public lui-même de manifester quelque unité de sentiment!

Le fait est que l'exposition de Berne constituait un mélange un peu indigeste. On ne nous en voudra pas si nous avouons que nos sympathies sont allées de préférence aux œuvres qui se rattachent à l'école française contemporaine. Est-ce affaire d'éducation de l'œil, prévention secrète et inconsciente? Mais c'est là que nous trouvons la plus grande somme de respect devant la nature, la plus docile soumission à ce qu'elle enseigne. Nous aimons l'artiste qui n'apporte dans son commerce avec elle aucune idée préconçue, aucun parti,

pris « subjectif, » qui se laisse instruire par son motif, au lieu d'avoir la prétention de le façonner au gré de ses propres rêves. Nous n'insistons pas, de peur d'aborder une question terriblement délicate et d'où nous ne sortirions pas sans quelque inconvénient.

Mais nous ne quitterons pas ce sujet sans louer l'œuvre d'art la plus importante que cette année ait vu naître, à savoir le *Panorama de l'Oberland* peint par MM. Burnand, Baud et Furet. Destiné à l'Exposition de Chicago, ce *Panorama* a été exposé quelque temps à Paris. Nous l'y avons vu avec un plaisir d'autant plus vif, que nous avions éprouvé quelques doutes sur la réussite d'une telle entreprise. Y aurait-il une forme artistique capable de traduire la majesté de l'Alpe ? N'est-ce pas une vaine prétention que d'en vouloir exprimer sur la toile l'immensité ? La peinture alpestre a produit des œuvres assurément fort remarquables ; mais peut-on dire que sa cause soit complètement gagnée ? C'est une question qu'il est permis de se poser, en dépit de Calame et de ses disciples, en dépit de M. Burnand lui-même, qui, sans se laisser déconcerter par l'affirmation de Charles Gleyre : « Avec la Suisse, il n'y a rien à faire, » a rouvert vaillamment le procès de la peinture alpestre.

Aujourd'hui, un document nouveau, le *Panorama* dont nous parlons, va peut-être fournir la solution de ce long débat. L'importance et la nouveauté de cette tentative sont surtout dans les dimensions de l'œuvre, qui offre à nos regards l'Alpe grandeur naturelle. L'illusion est puissamment favorisée par le fait que l'œil perçoit le motif, non point réduit, mais dans toute l'ampleur de la réalité. La Jungfrau, le Wetterhorn et leurs gigantesques voisins sont vus dans les proportions mêmes où ils apparaissent contemplés du sommet du Mænnlichen, un des plus beaux belvédères de l'Oberland. Aux artistes de faire le reste, de reproduire dans leur juste tonalité, dans leur atmosphère propre, les diverses parties du tableau ; à eux, en un mot, de faire de bonne peinture. Ils en étaient heureusement capables, et, sans entrer dans une comparaison, — qui serait délicate, — de trois talents qui ont chacun ses qualités particulières, nous nous bornerons à louer la beauté saisissante de leur œuvre collective. Elle nous a vraiment procuré la sensation de la haute montagne, de cette grandiose harmonie en laquelle viennent se fondre tant d'éléments disparates : neiges éternelles, gigantesques parois de rochers, abîmes vertigineux, forêts sombres, campagnes riantes, vallées idylliques.... Car l'Alpe est un monde, mais elle n'est pas un chaos : il y règne un ordre divin, une pensée souveraine.

Quel sera le succès du *Panorama* par delà les mers ? C'est le secret de l'avenir. Mais nous sommes de ceux qui ont foi dans cette courageuse entreprise

Un chroniqueur digne de ce nom devait être partout à la fois, pour surprendre les manifestations variées de la vie nationale. Est-il pardonnable de n'avoir rien à vous dire de l'opéra de *Winkelried*, de Louis Lacombe, représenté pour la première fois à Genève, le printemps dernier, avec un succès d'estime, ni du festival organisé par quelques « jeunes, » MM. G. Doret et Jaques-Dalcroze en tête, pour révéler au public genevois la nouvelle école musicale française, ni des représentations données à Genève par le Théâtre libre, ni de celles de Mounet-Sully, qui est venu jouer chez nous *Edipe*, un de ses meilleurs rôles ?

La musique est décidément devenue un besoin pour le public de la Suisse française. On ne saurait en dire autant du théâtre qui, en

aucune de nos villes, n'est encore entré tout à fait dans les mœurs. Le grand courant ne s'y porte pas, à moins qu'un acteur célèbre ne vienne jouer une pièce célèbre aussi. Faut-il déplorer cette froideur du public à l'endroit d'un art si florissant ailleurs ? Le théâtre, contre lequel je ne nourris aucun étroit préjugé, est un plaisir artificiel, que réclament les populations déjà un peu blasées des bruyantes capitales. Dans notre vie plus calme, on se contente de délasséments plus simples : il y a des gens qui trouvent encore un plaisir ingénu à entendre des conférences (je ne parle pas de ceux qui les font) et pour qui un beau concert est une fête impatiemment attendue. N'allons pas les en dégoûter !

Et quant au théâtre, notre peuple semble l'apprécier surtout quand il revêt un caractère national, patriotique et populaire. Nous avons eu les grands spectacles de Schwytz et de Berne. Bâle a eu le sien à son tour. La ville chère à Erasme et à Holbein a célébré par un festival grandiose l'anniversaire de la réunion de ses deux moitiés, Petit-Bâle et Grand-Bâle. M. Wackernagel, un poète plein à la fois de souffle et de science, a réussi à tirer d'un thème historique assez ingrat une pièce émouvante et brillante.

A qui le tour, maintenant ? Le théâtre national, — renouvelé des Grecs, — est digne de refleurir en Suisse. Le succès des premières tentatives est propre à en faire naître de nouvelles ; nous y applaudissons d'avance. P. G.

---

## EXAMENS DE RECRUES (Suite)

---

### CALCUL MENTAL

#### VIII

- Note 4. A la fin de la semaine, un ouvrier de fabrique retire 32 fr. 50. Il paie 19 fr. pour sa pension. Combien lui reste-t-il ?
- Note 3. Combien coûtent 800 kilogrammes d'une marchandise payée à raison de 1 fr. 20 le kilogramme ?
- Note 2. Que coûtent 3  $\frac{1}{2}$  m. de drap à 8 fr. 50, 2 m. de doublure à 90 cent. et  $\frac{1}{2}$  m. de toile à 1 fr. 40 le m. ?
- Note 1. Un aubergiste achète un tonneau de vin contenant 6 hl., le litre à 57 cent. Transport et faux frais se montent à 18 fr. A quel prix devra-t-il revendre le litre pour gagner 50 % ?

#### IX

- Note 4. Combien doit-on payer pour 14 journées à 3 fr. l'une ?
- Note 3. On a amené au marché 35 têtes de bétail. La Caisse communale rembourse à chaque propriétaire 40 cent. par pièce de bétail. Combien la Caisse a-t-elle à rembourser pour les 35 pièces ?
- Note 2. Je fume en deux jours un paquet de cigares de 20 cent. Quelle sera ma dépense pour cet article au bout de 10 ans ?
- Note 1. Un pépiniériste a greffé l'année passé 240 sauvageons dont 90 % ont réussi. Quel chiffre cela représente-t-il ?